Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 51

Artikel: Simple course
Autor: G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214319

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

56me ANNÉE — N° 51. Samedi 21 décembre 1918.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 21 décembre 1918. — La forêt jurassienne (Jean des Sapins). — Nos premiers arbres de Noël. — A propos d'hymnes nationaux. — La bonne choucroute. — Julie fâ grève (E. U.). — Ou voyadja (A. Tobi). — Pour guérir. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par R. Tœpffer (fin).

LA FORÊT JURASSIENNE

Elle est infinie. Elle commence près des derniers champs de blé, en bordure des prairies où elle offre, en été, son ombre propice aux travailleurs fatigués. Elle gravit les premières collines, entoure les villages, cache les fermes isolées et monte — pareille à une armée innombrable — à l'assaut des crêtes du Jura. A peine cesse-t-elle au pied des roches, qu'on la voit bientôt recommencer sur le revers de la pente, laissant parfois au sommet de rares sapins postés en sentinelles. Elle s'étale complaisamment dans les vallons ; elle contourne les grands pâturages, oubliant çà et là quelques vieux gogants solitaires, puis elle couvre de sa masse sombre les chaînes parallèles qui se succèdent à l'infini.

Elle a des sapins, des pins et des hêtres ; mais les sapins dominent et lui donnent cet aspect à la fois triste et sauvage qui nous impressionne quand on y pénètre pour la première fois. De loin elle paraît bleue, d'un bleu à peine plus foncé que celui du ciel et qui, au couchant, barre l'horizon familier du pays. Mais la teinte vert sombre est celle qui lui est propre, sauf quand les brouillards de décembre viennent la fleurir de givre, brouillards avant-coureurs de la neige qui bientôt chargera les larges branches des sapins d'un poids lourd.

Mais quand reviennent les beaux jours, quand les neiges s'écoulent en torrents d'eau boueuse, le jeune feuillage du hêtre met partout sa tache claire.

Toujours elle nous attire et nous retient. La canne en main, vous y pénétrez par les petis sentiers où la mousse s'efface et où les racines des vieux arbres s'étalent à la surface pierreuse avant de pénétrer dans le sol. Laissant de côté les chemins aux profondes ornières ou les routes de montagne aux contours nombreux, vous prenez les « raccourcis » où l'on marche allègrement. Ici vous oubliez les rumeurs du monde, le bruit des villes, la poussière des grandes routes de la plaine, le tapage, les cris, les rires. Seul l'écho répond à votre appel ; c'est l'oubli de tout, le calme, le réconfort. Les saisons se succèdent sans changements brusques : quand vous voyez les feuilles jaunir, vous savez que l'automne est là et que bientôt le feuillage mort criera sous vos pas. Mais tandis que la plaine est enveloppée de brouillards, vous avez le ciel bleu sur vos têtes et les rayons obliques d'un soleil pâle qui met, çà et là, sur la mousse, des ronds de lumière.

Elle est infinie, la forêt jurassienne. Elle renferme dans son sein tout un monde d'animaux, d'oiseaux et d'insectes qui vivent leur vie, chantent leurs chansons, poussent leurs cris et meurent, dans l'ombre, comme ils ont vécu. En toute saison, elle dégage un parfum qui lui est propre : au printemps, c'est la forte odeur de la sève qui fait éclater les bourgeons ; c'est celle de la résine qui perce l'écorce des arbres et coule, brune et visqueuse, pareille au miel ; le parfum de toutes les fleurs et de tous les fruits qui se cachent sous les buissons et dans la mousse ; et enfin, c'est l'âcre odeur des feuilles mortes que le vent entasse dans les combes et qui préparent l'humus.

* * *

Ses richesses sont inépuisables. On y va en famille cueillir les fraises, les framboises et les myrtilles. Dès qu'il a plu, le chercheur de champignons passe et repasse dans les endroits cachés par un épais dôme de feuillage et qu'il croit être le seul à connaître. Son œil exercé a vite fait de découvrir, parmi tant de « vénéneux » aux brillantes couleurs, le modeste bolet ou la fraîche chanterelle.

En automne, la forêt jurassienne s'anime. Souvent on entend le cor de chasse. Les disciples de Saint-Hubert y viennent en troupes nombreuses. Leurs meutes de chiens rabattent le gibier — généralement un chevreuil. La bête poursuivie bondit de taillis en taillis, traverse comme une flèche les pâturages, s'abrite un instant dans un buisson, puis reprend sa course jusqu'au moment où — toutes les issues étant barrées — le plomb meurtrier l'atteindra au passage d'une route, quand dans une seconde d'hésitation elle cherchait un refuge.

Mais ce sont les bûcherons qui tirent de la forêt sa plus grande richesse. Sans cesse ils abattent les grands sapins marqués d'avance. Eux, ils ne sont pas comme les chasseurs ou les promeneurs des hôtes de passage. Ils y travaillent, mangent et dorment à l'ombre des fûts énormes. Ils cheminent sur tous les sentiers et ne s'égarent jamais sur les pentes. Ils la connaissent vraiment.

Au fur et à mesure que le travail avance, les lourds véhicules chargés de billons écorcés creusent de profondes ornières sur les routes monotones. Ils descendent vers la plaine. Leur bruit est pareil au roulement d'une armée en marche. Les uns s'arrêtent devant les scieries qui, pendant les années de guerre, transformèrent ce bois brut en solides madriers pour la France ou en élégants baraquements pour l'armée américaine. D'autres restent au village. D'autres enfin vont à la gare voisine. Là, on expédie non seulement le bois de feu pour les villes, mais aussi les innombrables moules de sapin destinés à la pâte à papier et — pendant la disette de charbon — à la préparation du gaz d'éclairage.

* * *

Comme elle est belle la vieille forêt jurassienne, avec ses grands arbres séculaires où la voix du vent est pareille à l'océan déchaîné. L'eau qui ruisselle sur ses pentes évoque les rapides de nos torrents alpestres et, quand la neige l'immobilise pour toute une saison, elle la rend semblable aux forêts du Nord.

Jean des Sapins.

NOS PREMIERS ARBRES DE NOEL

M. G.-A. Bridel écrivait, il y a deux ans, dans le *Semeur vaudois :*

C'est en 1831 que, jusqu'à plus ample informé, remonterait le plus ancien arbre de Noël vu à Lausanne. C'était dans la famille du professeur Charles Monnard, en Martheray. Mme Monnard était une demoiselle Scheibler, de Francfort-sur-Main, et elle introduisit chez elle le *Christbaum.* De là il passa, dit-on, dans la maison d'en face, dans le pensionnat des dames Golliez, puis d'autres pensionnats de la ville imitèrent celui-ci.

« D'autre part, dès 1834, un arbre était allumé le soir de Noël chez M. J.-J. Lochmann, à ce que racontait le pastenr R. Dupraz, qui se souvenait d'avoir été convié comme enfant à cette fête, d'un genre tout nouveau à Lausanne. Dans les années 1836 et 1837 la famille de l'historien Louis Vulliemin, à la Borde, allumait également un sapin, mais c'était à l'occasion du nouvel-an. C'est ainsi que le 31 décembre 1837, Sainte-Beuve, alors à Lausanne pour son cours sur *Port-Royal,* avait été invité pour la soirée par les Vulliemin et c'est devant lui que les enfants de la famille chantèrent des couplets de circonstance : « Joli sapin, tout brillant de lumières », etc., composé par Mme Guisan-Gonin.

« De bonne heure aussi il y eut, m'a-t-on dit, un arbre de Noël avec représentation de la crèche à l'Institut Morave qui exista à Lausanne de 1837 à 1873, occupant rue Saint-Etienne l'immeuble où se trouvent aujourd'hui les bureaux du Département de l'instruction publique et des Cultes. »

Simple course. — Un couple campagnard, d'âge respectable, montait en wagon, à la gare d'une localité d'un canton voisin. En cours de route, le mari mourut subitement.

A la station suivante, le personnel du train descendit le corps et le déposa dans la salle d'attente. La pauvre veuve sanglotait éperdûment.

Tandis qu'on allait chercher les autorités pour l'accomplissement des formalités légales, passe un train allant dans la direction de la localité que les deux voyageurs avaient quittée et qu'ils habitaient. La bonne femme demanda qu'on voulût bien porter le corps de son mari dans ce train. Le chef de gare lui expliqua que cela ne se pouvait faire avant l'arrivée des autorités.

— Te possibllio, quin afféré, s'écria la brave femme, éplorée ; l'a portant payï son beliet dè retor ! G.

Tonnerre de nouveau ! — Un vigneron rentrait chez lui après avoir copieusement fêté Bacchus. Il allait d'un mur à l'autre de la route. Un de ses voisins le rencontre :

— Alors, Rodolphe, tu en as une carabinée, ce soir. Y te faut te dépêcher de la rentrer.

— Oh ! j'v'drais bien... mais j'crois qu'elle pourra pas s'porter le voyage.